Pages suivantes : **Articles parus dans Le Courrier**

Natacha Jaquerod, Le MAG 8 décembre 2012

Nathalie Boulin, Le MAG du 12 janvier 2013

THÉÂTRE L'auteure du «Livre blanc des métiers de la scène» est de tous les combats pour défendre un art du présent. La scénographe livre son approche de la profession.

Natacha JAQUEROD

Dialectique politico-poétique

La scénographe dans son atelier genevois. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

CÉCILE DALLA TORRE

Récemment, on l'a vue pas mal sur scène à Genève. Pourtant, Natacha Jaquerod se tient souvent en arrière-plan, à l'ombre des regards, d'où elle met en valeur les comédiens par un métier choisi très tôt. Celui de scénographe, en grec «le peintre de la scène». Elle en aime la définition car cela évoque pour elle «l'écriture de la scène». La scénographie, qui aurait été introduite par Sophocle, s'est perdue dans les méandres de l'histoire, pour revenir hanter les contemporains, laissant sur le carreau celui de «décorateur».

Le pinceau, hasard de la filiation, elle qui a pour père un peintre? Comme elle a cette retenue pudique de dévoiler peu de son intimité, elle n'en dira pas plus sur son géniteur. Et on ne la questionnera pas à cet endroit-là. Elle réveille en revanche spontanément le souvenir de sorties avec sa mère au théâtre de marionnettes du côté de l'Eglise russe, bien ancré dans sa mémoire, à l'instar des plans de maisons imaginaires qu'elle adorait dessiner dans son enfance genevoise. Habitée déjà par l'espace, et le plaisir du jeu, de la recherche, de l'invention.

Les techniques de peinture, fresque ou dessin, elle les apprendra plus tard dans l'Ecole de décor de théâtre qui ouvre tout juste ses portes à Genève, au milieu des années 1980 – mais qui les a refermées depuis. Après sa rencontre avec le scénographe Jean-Marc Stehlé, la voie royale d'un stage se dessine à La Comédie sous le règne de Benno Besson: une «belle fabrique de théâtre» se souvient-elle en roulant sa clope dans son atelier plein de «cheni» – dont un superbe strapontin aux lignes de bois pures tout droit sorti des rangs du Théâtre de Rolle. Un avenir semble alors tracé dans le théâtre, qui cristallise son dessein de réfléchir sur le monde. Par la voix des poètes et des textes, dont l'esprit de révolte se fait le miroir de ses propres questionnements sur la société.

L'IMPLICITE DU DÉCOR

Cette volonté d'aller vers le poétique et le politique ne l'a jamais quittée. Deux dimensions qu'elle a vécues pleinement dans une «très belle collaboration» avec le metteur en scène, auteur et poète Jacques Roman, dix ans durant. Tout comme ces «émotions de l'ordre de l'indicible» qui transparaissent d'amitiés artistiques au sein d'une équipe de travail. «Je crois que l'action politique du théâtre, dans un sens large, n'est pas dans l'illustration politique explicite montrée sur scène. Elle est dans le fait par exemple de se battre pour la mémoire. C'est là un acte politique très important.» Le propos aurait pu être d'elle, mais il est d'Antoine Vitez.

Le grand homme de théâtre et poète français, elle le cite aussi, aux côtés de Brecht et d'Aristote, lorsqu'elle se met en scène dans *Avenir Temporaire* lors de la dernière Bâtie, au bout du lac. «La première et la dernière fois sans doute, plaisante-t-elle, ayant répondu à la carte blanche de Karelle Ménine pour traduire sur le plateau ses interrogations sur sa pratique.» Les spectateurs du Théâtre de L'Usine, elle les place comme s'ils étaient dans une grande maquette. Une heure de temps, dans le cadre de la série de dix rendez-vous donnés à la pause de midi, où elle ouvre des portes – au figuré s'entend –, questionnant ce que l'artiste a à dire aujourd'hui sous forme poétique et artistique.

Ses préoccupations sur le conflit actuel en Syrie, dont elle découvre la culture lors d'un voyage en 2002, s'impriment dans l'épisode qu'elle a mis sur pied. La scénographie des neuf autres artistes invités repose aussi entre ses mains. Elle opte pour une déconstruction des gradins et de l'espace du théâtre, en écho au propos de Karelle Ménine. En prenant le parti de l'épure, comme à son habitude, après un travail d'ébauche, où elle donne du temps au temps. Le temps «de se remettre dans les pas de l'auteur pour voir ce qu'il y a en-dessous», même si la démarche ne vaut pas pour la scénographie de danse et le théâtre-musical, qu'elle aime pour leur ouverture sur d'autres horizons.

IMPASSE SUR LES MÉTIERS

Comment construire un espace qui ne s'épuise pas dans un théâtre se faisant au présent, dont le lieu importe nécessairement plus que pour tout autre technicien du spectacle, mais dont le texte est toujours en attente? «On ne comprend une pièce que quand on l'a montée», dit-elle citant Brecht de mémoire. La scénographie doit pouvoir se développer avec les mots, avec le jeu des acteurs, ouvrant sur l'imaginaire du spectateur, qui est aussi l'interprète, comme disait André Steiger. «Je me constitue un champ de lecture et je me nourris pour faire apparaître du sens sans trop en mettre.» Et de citer, pour valider l'approche dramaturgique qu'elle adopte dans son travail, – comme le ferait un-e comédien-ne – ces quelques lignes tirées de la préface de *L'Amour médecin*, de Molière: «Je ne conseille de lire les comédies qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre.»

Cet espace-temps indissociable du travail scénique est au cœur de sa réflexion sur le théâtre et la société. Des métiers de la scène disparaissent ou se concentrent entre les mains d'un seul professionnel. Est-ce dû à des changements de pratiques artistiques ou à la dégradation de la situation économique, interroge la scénographe? «C'est là où l'on doit se battre, pour éviter que les conditions économiques n'influent sur les partis pris de l'artiste. Avec cette épée de Damoclès qui nous menace par la loi sur le chômage, cela me fait souffrir de voir ce travail dont on ne peut s'affranchir, qui consiste à rêver sans limites, à laisser décanter, et sur lequel certains font l'impasse au détriment de la qualité», lâche-t-elle en tant qu'intermittente.

Natacha Jaquerod a souvent eu des petits budgets pour créer mais la scénographie n'était jusque-là pas remise en cause. «Maintenant, on s'habitue à rogner sur des métiers, comme celui d'accessoiriste, qui a complètement disparu.» Une situation dont elle a bien fait le tour, dans son *Livre blanc des métiers de la scène du côté des coulisses: Scènes de travail*, deux cents pages ultra-documentées par le biais d'enquêtes réalisées dès 2005 pour sensibiliser les acteurs concernés à des coupes drastiques dans le budget de la création indépendante. Ces temps, cette étude était d'actualité dans le cadre des Rencontres théâtrales concoctées par la Ville de Genève pour repenser sa politique du théâtre. Natacha Jaquerod n'est pas chargée de les scénographier, mais de les coordonner. Une tâche qu'elle continue de mener avec ardeur, et humilité, et à laquelle elle consacre beaucoup de son énergie, notamment pour la Rencontre dédiée aux métiers de la scène, qu'elle a pensée de A à Z. La scénographe n'est pas près de baisser les bras, on l'aura compris.

Ce qui prime aussi pour elle, c'est de mener une réflexion esthétique sur le théâtre. Car, comme le disait Appia, qui l'inspire, et qui compte parmi les grands ayant révolutionné la scénographie et la mise en scène, «donner l'illusion de la réalité est la négation de l'art».

Le Courrier Le MAG 8 déc. 2012

Nathalie BOULIN

THÉÂTRE Solaire et évanescente, la comédienne fascine par sa présence physique, à la lisière du chorégraphique. Dès mardi, la spiritualité de Jeanne, un rôle-titre de Brecht, habitera le Grütli, à Genève.

Ici et maintenant

CÉCILE DALLA TORRE

Parce que le corps est leur instrument, certaines comédiennes ont quelque chose de ces poupées de porcelaine à la facture fragile, que l'on a envie de manier avec précaution. Chez Nathalie Boulin, cette fragilité pourrait tenir à sa silhouette fluette, enveloppée parfois de la douceur de l'angora. Comme ce matin-là, où on la retrouve emmitouflée d'une écharpe et d'un gilet ample aux tons cerise, d'où sortent des manches de tee-shirt à rallonge.

Mais c'est surtout parce qu'elle est en pleine phase de création qu'on ne sait finalement pas si c'est une bonne idée de s'immiscer dans son emploi du temps. Car on s'imagine bien qu'interpréter Jeanne Dark, rôle-titre de *Sainte Jeanne des Abattoirs* de Brecht qui démarre la semaine prochaine à Genève, doit lui prendre chacune de ses minutes diurnes – et nocturnes. «En recherche», se dit-elle en effet, elle qui s'est mise à sonder ce personnage de sainte inspiré de la Pucelle d'Orléans.

Nathalie Boulin a tout bonnement accepté de se prêter à notre jeu à nous. Et nous finissons par nous attabler à un café – charmant mais trop bruyant pour une comédienne en quête de calme –, tout près de chez elle à Plainpalais, pour parler... d'elle. Lausannoise née d'un père breton, elle a pris ses quartiers à Genève qu'elle aimait alors, il y a une bonne dizaine d'années, pour ses lieux alternatifs, son marché aux puces, son côté hétéroclite.

DÉCADENCE DE LA DUALITÉ BIEN-MAL

Les artistes sont souvent assez mal placés pour se livrer sur eux-mêmes; le fruit de leur travail s'exprime à leur place. Pour l'avoir déjà vue en action sur les planches, on pressentait à la fois sa timidité et sa modestie, mais aussi sa franchise et son franc-parler, et la flamme intérieure qui l'habite. Derrière un sourire et un regard solaires, on devinait sa puissance aussi, sans occulter pour autant une part de mystère et de «zones d'ombre». C'est peut-être en raison de cette dichotomie que Didier Carrier lui a proposé le rôle de Jeanne, qu'elle répète au Grütli. Le coup de fil du metteur en scène date d'il y a quelques mois. Depuis, Jeanne la perd, Nathalie Boulin flotte avec elle, comme à la lisière du spirituel. Mais elle aime être perdue, puis se retrouver. Etre déboussolée, à l'image du monde, où tout se déconstruit, mais où elle cherche à «souffler sur les bonnes braises» pour que les artistes puissent participer dans la société.

«J'ai interprété beaucoup de salopes, de méchantes, et c'était très amusant. Incarner une âme pure, c'est tout à fait différent. Il y a quelque chose à chercher dans l'autre sens», glisse-t-elle. La pièce, jamais jouée du vivant de Brecht, explore selon elle la «décadence de la dualité bien-mal», en pleine crise de 1929, alors que «les gens crèvent la dalle». Jeanne, persuadée que l'homme est bon quelle que soit son appartenance sociale, finit par se faire virer des Chapeaux Noirs, sorte d'Armée du Salut qui apportait de la soupe, du savon et de la spiritualité, raconte la comédienne. Curieuse, adorant apprendre, elle s'est plongée dans l'histoire de la corporation fondée en 1865. Dans *Les Mystères de la charité de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, aussi! «Un rôle vous traverse», sourit-elle. Rentrera-t-elle dans les ordres, la taquine son metteur en scène?

INTELLIGENCE DE LA PRÉSENCE

Cette Jeanne a une attitude rare. «Elle est déchirée. Comme dans une toile de Bacon. Il faut qu'elle fasse le poids, sans être ridicule.» Des rôles comme celui-là, Nathalie Boulin en a peu rencontrés dans sa carrière de vingt ans. Léna, dans la pièce de Büchner montée par Denis Maillefer, est l'un de ses premiers succès. Elle travaillera avec Andrea Novicov, la Cie Voeffray-Vouilloz, Geneviève Gulh, dont elle reprend prochainement *Opus Incertum*, pour ne citer qu'eux. Le cinéma lui offre aussi ses premiers rôles.

Dans *Sainte Jeanne des Abattoirs*, Mauler, l'antithèse de Jeanne, en grand manitou de la viande, règne sur les abattoirs, spécule à tout va et licencie à tour de bras. Cette farce tragique révèlera le bon et le mauvais de chaque être. Poussiéreux, Brecht? interroge l'interprète. Non, et le lien avec notre époque coule de source. Mais tout de même un peu trop didactique. Un parti pris gommé par l'onirisme qu'a voulu Didier Carrier, et quelques coupes dans le texte ici et là.

En spectatrice autorisée pendant un filage, on se faufilera quelques minutes entre les fauteuils de la Salle du Grütli pour palper – outre les sept «bêtes de scène» dont la comédienne est heureuse d'être entourée – ce personnage tiraillé qu'a évoqué Nathalie Boulin, habitée par lui depuis quelque temps. Et l'on sortira chambardée par sa gestuelle presque chorégraphique qui lui donne ce jeu aérien, sans doute proche de la spiritualité du personnage incarné. Evanescente. Egarée. Absoute d'une présence.

Une fluidité qui contraste avec la violence et l'animalité dans lesquelles Jeanne bascule aussi lorsqu'elle goûte physiquement à la misère. «Nous sommes de chair et d'os», a insisté l'interprète lors de notre entrevue. «Jeanne est alors déchirée entre ses rêves, ses idéaux, sa foi, la dureté et la cruauté de la réalité.»

Nathalie Boulin sur le toit en terrasse de l'appartement autogéré où elle vit, à Genève. CÉDRIC VINCENSINI

Si Nathalie Boulin semble parfois à deux doigts de se briser, comme c'est le cas sur le plateau de théâtre, c'est parce qu'elle possède bien au contraire une parfaite maîtrise de son outil de travail. Un corps souple et élastique, dont le rapport à l'espace et l'énergie qu'il libère la passionnent. «Le corps ne ment pas. On le voit dans les techniques psycho-corporelles, le mental peut se tromper, mais le corps non. Il garde en mémoire, il donne des réponses.»

Nathalie Boulin avoue que ce qu'elle produit sur scène est de moins en moins mental depuis quelques années. «Une autre intelligence.» Ce qui l'intéresse davantage, c'est la présence: ici et maintenant. «Et c'est loin d'être facile.» Comme un marionnettiste avec sa marionnette, elle est «toujours derrière et dedans». Ou «en distance». On s'amuse grandement à l'entendre discourir sur cette fameuse distanciation brechtienne à laquelle personne ne semble jamais rien avoir compris. Hormis peut-être André Steiger, l'un des maîtres qui l'ont formée à la SPAD, le Conservatoire de Lausanne dont il était le doyen.

Ses vingt ans en poche, Nathalie Boulin décidait alors de quitter l'officine de pharmacienne où elle travaillait pour se lancer dans des études de théâtre. Apprendre sa magie, l'illusion qu'il procure, c'est ce qu'elle avait en tête. La dimension thérapeutique fait le lien entre la profession d'avant et celle dans laquelle elle a définitivement trouvé sa place. Elle dit ne pas encore avoir compris tous les trucs. Quand le rideau se lève sur scène, on a pourtant bien l'impression d'être face à une magicienne...

Sainte Jeanne des Abattoirs, du 15 janvier au 3 février, Théâtre du Grütli, Genève, grutli.ch

Opus Incertum, du 21 au 24 février au Théâtre du Crochetan, Monthey, puis du 28 février au 4 mars à La Grange de Dorigny.

Le Courrier le MAG 12 janvier 2013